

L'ARGENT : REGARDS SUR LA MARCHANDISATION DES VALEURS HUMAINES DANS LE THÉÂTRE DE MARIE NDIAYE

Kouadio Toussaint KOFFI

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

toussaintkoffi6@gmail.com

Résumé : La question financière est au cœur de l'œuvre théâtrale de Marie NDiaye, auteure française contemporaine. Tout peut y être analysé sous l'angle de l'argent. Ainsi nous entreprenons une étude de ses pièces de théâtre sous l'angle de la marchandisation des valeurs humaines arborant donc un univers capitaliste. Sous cet angle, cette lecture thématique entend montrer que l'homme - tel un objet - et certaines valeurs sociales sont négociés, au sens économique du terme.

Mots-clés : Argent, valeur marchande, lien social, Marie NDiaye, capital.

Abstract: The financial question is at the heart of the theatrical work of Marie NDiaye, contemporary French author. Everything can be analyzed in terms of money. Thus we undertake a study of his plays from the angle of the commodification of human values, therefore sporting a capitalise universe. From this angle, this thematic reading intends to show that man - such as an object - and certain social values are negotiated, in the economic sense of the term.

Keywords: Money, market value, social bond, Marie NDiaye, capital.

Introduction

L'argent est un levier de toute entreprise humaine. Outil indispensable au développement du genre humain, sa quête implique et autorise diverses tâches : méthodes d'acquisition légales, moyens illicites car « l'argent, dans la mesure où il est à l'origine d'un accroissement de liberté en même temps que d'une perte de sens, [devient] la cause et le symbole de l'ambivalence de la modernité » (De Blic & Lazarus, 2007, p. 46). Cette ambivalence est prépondérante dans le théâtre de Marie NDiaye où l'on lit et découvre que nombre de valeurs y sont mises en vente. D'où l'intérêt de se questionner sur l'acquisition de l'argent dans ces œuvres. Que marchandise-t-on ? Qui marchandise ? Pourquoi et comment ? Telles sont les articulations de cette étude qui, à partir d'une lecture thématique, prend à témoin trois pièces : *Hilda* (1999), *Papa doit manger* (2003) et *Les serpents* (2004). L'objectif de cette étude étant de montrer la prépondérance des questions financières dans l'œuvre théâtrale de Marie NDiaye.

1. La marchandisation de l'homme

La quête effrénée du gain conduit à une domination des moins nantis par les riches, les détenteurs du capital. Si le profit constitue pour tout homme un idéal inassouvi, il fonctionne autrement dans le système capitaliste. Comme l'a bien montré Karl Marx, avec le capitalisme, il s'agit d'accumuler et d'accumuler Karl Marx (2001). L'argent n'est plus un moyen par lequel l'on obtient un objet d'usage, il devient lui-même la quête. Il passe de sa valeur d'intermédiaire entre deux marchandises (M-A-M, avec M. comme marchandise et A comme argent) à l'objet de la quête (A-M-A). Tous les mécanismes sont mis en œuvre pour aboutir à une telle fin : celle de l'accumulation de richesse au profit du travailleur. Plus l'exploitation du travailleur se perpétue, plus le capital s'accroît. Pour mieux contraindre le travailleur à fonctionner comme bon lui semble, le capitalisme favorise la création de structures oppressantes tendant à contraindre ce dernier à exercer de pénibles tâches et qui ne lui fournit véritablement pas un mieux-être. L'oppression économique engendrée par le capitalisme fait ressasser. Le fait capitaliste s'est aggravé, remodeler en de structures beaucoup plus puissantes et qui agissent toujours contre les travailleurs, le peuple. L'œuvre de Marie NDiaye se porte à une analyse du fonctionnement de cette recherche accrue de profit, par la domination des riches, l'homme devenant ainsi « un loup pour l'homme » selon la formule de Thomas Hobbes.

1.1 Le cynisme du pacte commercial

La domination d'un être par son prochain semble caractérisée la nature humaine. Mais, dans l'entendement du système capitaliste c'est une forme plus accrue. La recherche perfide du profit exploite le travailleur sans scrupule; ce dernier ne recevant qu'une infime part de son travail comme salaire. Or, affirme Karl Marx (2001, p. 12) « le salaire est déterminé par la lutte ouverte entre le capitaliste et l'ouvrier ». Le propriétaire décidant du salaire étant l'un des protagonistes de la lutte, le jeu est biaisé. Les intérêts du capitaliste priment sur ceux du travailleur y compris de sa santé et de son avoir. Ce mécanisme de dominant/dominé, matrice de l'entreprise capitaliste ne passe pas inaperçu dans *Hilda*, avec la figure de Mme Lemarchand.

Déjà, le nom de ce personnage est un programme déroulant l'attrance qu'elle manifeste pour les finances. Épouse de M. Lemarchand – entendons « Le marchand » (celui qui marchande), qui n'apparaît pas dans la pièce et qui ne l'influence guère, Mme Lemarchand s'est entichée d'une domestique pour l'exécution des tâches ménagères. Phénomène quasi normal qui ne relève que d'une absence de temps pour des tâches à effectuer ou d'aucuns diront pour fournir du travail à ceux qui ne l'ont pas. Loin de là. Le déroulement de l'action démasque un processus de capitalisation faisant de la domestique Hilda une valeur de change contre de l'argent. En ce sens, Hilda devient « sa chose » et elle en dispose à son gré, au détriment de l'époux de cette dernière. Cette raison économique se traduit par des mécanismes déroutants qu'il convient d'analyser.

De prime à bord, la lecture de la pièce *Hilda* met en présence une profusion de mots sémantiquement chargés d'économie. Le champ lexical de la finance qui s'y déploie porte à croire que les personnages en interlocution s'accordent sur une mise à prix de marchandise. Bien au contraire, il s'agit d'une « vente » d'un être, Hilda, qui est l'épouse d'un personnage approuvant le contrat, Franck. Le cynisme de cet accord se perçoit à travers le champ lexical de la transaction financière qui donne les indices textuels suivants : « Je compte payer Hilda cinquante francs de l'heure », « tarif », « salaire », « je vous apporte l'argent comme convenu », « souteneur », « l'argent », « Deux mille francs la moitié du salaire », « votre dû », « rémunérer », « trois mois d'avance », « racheter » « remboursée », « les affaires », « intérêt », « six mille francs », « rachat », « Prêter », « calculer », « loue ». L'univers sémantique de la pièce dénote une atmosphère d'échanges commerciaux. En effet, Franck et Mme Lemarchand en viennent à conclure un contrat stipulant la vente de la force de travail d'Hilda qui s'occupera des tâches ménagères de cette dernière. Contre toute attente, Franck, l'époux s'« aperçoit[] ensuite qu'il a, à son corps défendant, vendue sa femme en personne ». (Rabaté, 2003, p. 48), et a été dupé. Désormais, il est seul à s'occuper de leurs enfants car Hilda, sous contrôle de sa patronne, ne rejoindra plus son domicile conjugal. Un fait marquant de la conception des dominants est de soumettre l'être dominé à ce que lui-même n'aime pas. Affirmant que les siens ne sont pas dignes d'une crèche, Mme Lemarchand y envoie les enfants du couple Hilda-Franck :

Mme Lemarchand. - Les enfants ne sauront être un obstacle pour me céder Hilda, Franck. La crèche peut les accueillir, je me suis renseignée. Il n'y a aucun problème. [...] La crèche recevra vos deux enfants, ils me l'ont assuré.

NDiaye (1999, p. 9-10)

Mais, c'est la transaction financière en elle-même qui porte l'œuvre dans une dimension marxiste. Le cynisme de la négociation traduit un monde en proie à l'argent, au détriment de la valeur humaine, de l'affect social. Le marché en phase d'être conclu après la description des tâches à effectuer, Franck questionne Mme Lemarchand sur le salaire de sa femme. La réponse traduit la conscience sadique du capitaliste qui fonctionne le plus souvent par des fraudes fiscales de toutes sortes :

Mme Lemarchand. Je compte payer Hilda cinquante francs de l'heure, Franck. Je déclarerai la moitié des heures qu'elle effectuera réellement et c'est à vous, en personne, que je remettrai l'argent correspondant aux heures non déclarées. Chacun de nous y trouvera son bénéfice. C'est ainsi que je procède.

NDiaye (1999, p. 20).

La fraude fiscale même si elle n'en a pas les caractéristiques habituelles, car elle est dévoilée d'entrée, fonctionne tout autrement. C'est une tactique de Mme Lemarchand pour dominer et contrôler Franck et Hilda. Sachant que Franck est dans l'ultime nécessité de payer son loyer car il doit « près de trois mois », elle lui propose cette combine sur le salaire d'Hilda pour qu'il en bénéficie doublement. La transaction conclut, Franck bénéficie du retour sur investissement soustrait du surtravail impayé à son épouse.

Mme Lemarchand.- Bonjour Franck. Je suis la maîtresse d'Hilda l'employeuse ou la patronne d'Hilda, à votre guise. Je vous apporte l'argent, comme convenu. Cela m'ennuiera, Franck, de vous remettre l'argent comme ça, grossièrement, sur le seuil, comme une tapineuse à son souteneur, comme un homme de main au chef des opérations. Regarder, j'ai l'argent. Deux mille Franck, regardez. Franck, puis-je entrer ?

NDiaye (1999, p.27)

Certes Franck reçoit, comme convenu, sa part du butin mais une part du contrat n'est plus respectée : celle du retour régulier et quotidien d'Hilda à son domicile conjugal dans la soirée après ses tâches ménagères. Réclamant sa femme, Mme Lemarchand s'oppose. Même blessé par la suite, Franck n'obtiendra pas le retour d'Hilda, sa femme. De surcroît, Mme Lemarchand le sachant vulnérable et pauvre lui octroie un prêt sans son consentement pour se soigner et s'occuper des enfants. C'est lorsqu'il entreprend une énième tentative de reconquête d'Hilda qu'il se heurte à toute la machinerie minutieusement organisée par cette dernière. En effet, elle lui propose de racheter Hilda qui coûterait la somme qu'elle lui a prêtée :

Franck.- [...] Je n'ai rien quand je ne travaille pas.

Mme Lemarchand.- Vous travaillez donc au noir ?

Franck. - Oui

Mme Lemarchand.- Bon, c'est bien imprudent, mais enfin c'est votre droit et votre liberté. Quoi qu'il en soit, Franck, si vous avez dépensé cette avance, vous ne pouvez me la rendre. Par conséquent, vous ne pouvez racheter Hilda.

Franck.- Rachetez ?

Mme Lemarchand.- Pourquoi vous redonnerais-je Hilda avant qu'elle n'ait effectué le travail correspondant à la somme que je vous ai avancée et que vous avez déjà dilapidée ? Si vous voulez Hilda tout de suite, Franck, rachetez - moi Hilda en me payant ce que vous me devez. Hilda restera en ma possession tant que je ne serai pas remboursée.

NDiaye (1999, p. 61)

Le contrat antérieurement conclut tourne au désavantage de Franck qui n'avait pas anticipé quelque stratagème dans l'offre corruptive que lui proposait

Mme Lemarchand. Pour reprendre son épouse, il devra rembourser sa valeur marchande correspondant à la somme empruntée contre son gré. Avant de calculer la valeur marchande d'Hilda, Il convient d'analyser un mécanisme de la société de consommation qu'est le prêt, disons le crédit. La société de consommation telle que conçue par le système capitaliste repose sur une consommation accrue de la production. L'énorme production d'objets milite pour la création de système d'évacuation, donc de consommation par le peuple. Ainsi se développent des systèmes aptes à « offrir » des consommables à la population. L'un des procédés d'appauvrissement du travailleur capte l'attention dans *Hilda* : c'est la bancarisation de Franck. En effet, la bancarisation des ménages est un processus issu du développement considérable du système financier qui s'attelle à tout accaparer. Les ménages sont soumis à des procédures de création de comptes bancaires. Les capitalistes détenant ces banques s'assurent de la présence de l'argent dans leurs institutions et l'utilisent pour s'enrichir. De l'argent placé pour obtenir de l'argent. Cette bancarisation des ménages coïncidant avec la profusion de consommables sur le marché - marché saturé par la libre concurrence entre capitalistes - va susciter la mise en place des crédits alloués à tous ménages ; la montée du capitalisme ayant fait dégringoler le niveau de vie des travailleurs. La banque devient l'élément incontournable de toutes activités car :

La possession d'un compte bancaire et des moyens de paiements associés sont nécessaires pour mener une vie sociale normale : recevoir son salaire, les versements de la sécurité sociale ou les allocations familiales, payer son loyer, la cantine des enfants, leur colonie de vacances, ses impôts, payer en plusieurs fois, emprunter de l'argent, etc.

De Blic & Lazarus (2007, p. 64)

La banque devient incontournable dans toutes activités. Dans le continuum de mise en place de structures propres à « faciliter » les paiements, va naître le crédit. Le crédit devient un mécanisme d'achat pratique pour tous ménages. Ce moyen de paiement s'intègre de facto dans l'univers culturel des pays capitalistes, comme l'affirme avec exactitude Baudrillard (1968 p.218) : « Si les objets [entendons les produits fabriqués] se proposent aujourd'hui sous le signe de la différenciation et du choix, ils se proposent aussi (du moins les objets clefs) sous le signe du crédit. Et de la même façon dont, si l'objet vous est bel et bien vendu, le choix, lui, vous en est « offert », ainsi vous sont « offertes » les facilités de paiement, comme une gratification de l'ordre de production. Le crédit est sous-entendu comme un droit du consommateur, et au fond comme un droit économique du citoyen ». Le crédit s'établit désormais comme un moyen de paiement identique aux formes de paiement courantes. C'est une inversion du système social qui a prévalu depuis belle lurette, celui de l'épargne. Désormais, la consommation se fait avant la paie. Il s'agit en fait d'une bombe à retardement :

une forme d'aliénation à laquelle consent le consommateur qui devra payer ce « crédit » par son travail, cela durant toute sa vie. « Le système du crédit met ici un comble à l'irresponsabilité de l'homme vis-à-vis de lui-même : celui qui achète aliène celui qui paye, c'est le même homme, mais le système, par son décalage dans le temps, fait qu'il n'en prend pas conscience » (J. Baudrillard, 1968, p. 226) L'irresponsabilité et l'aliénation caractérisant ce moyen de paiement « fictif » définissent bien l'attitude de Franck. En effet, Franck qui n'a plus d'argent accepte le crédit que lui octroie Mme Lemarchand afin de s'occuper et de lui et de ses enfants. Il tombe dans l'aliénation que procure ce système. Son incrédulité doublée de la précarité de sa situation sociale a joué en sa défaveur. Le prêt octroyé sera remboursé par la force de travail de sa femme. Ni Franck ni Hilda ne recevront plus aucune somme d'argent. L'aliénation liée au crédit se déroule et emporte l'union du couple. Pour récupérer sa femme, Franck doit restituer à Madame Lemarchand la valeur marchande de sa femme.

2. LA VALEUR MARCHANDE D'HILDA

Trois facteurs en présence déterminent l'univers capitaliste de la pièce *Hilda* : un capitaliste qui détient le financement pour acheter (Mme Lemarchand, le pauvre qui échange sa force de travail contre l'argent du capitaliste (Franck et la marchandise. Le processus, ici, diverge en bien de points. La marchandise est une « personne » vendu à son corps défendant, dont la force de travail paie les prêts octroyés à son mari. Hilda est à la fois la productrice de la force de travail et la marchandise. Sa valeur marchande prend en compte son travail journalier, le prix du surtravail auxquels s'ajoute le prêt octroyé à son mari. Ainsi un calcul de cette valeur marchande se détermine aisément. Hilda est payée à « cinquante francs de l'heure ». Le nombre d'heures journalier de travail n'étant pas déterminé, on peut tout de même déduire son salaire car Mme Lemarchand reverse à Franck la « moitié du salaire d'Hilda », soit deux mille francs. Ce qui revient à dire que le salaire d'Hilda s'élève à quatre mille francs (4 000 F). Le prêt contracté par Franck s'élevant à « trois mois d'avance sur le travail d'Hilda » soit douze mille francs (12 000 F), renforce la dynamique capitaliste de Mme Lemarchand contre ce moyen et permet, comme les banques, de conserver le lien avec le client, ici Franck.

Par ailleurs, le principe capitaliste mis en exergue, relevant du cynisme de Franck et de Mme Lemarchand, n'accorde aucune priorité à l'un des protagonistes. Si Georg Simmel affirme que « le vendeur est toujours plus intéressé et plus zélé que l'acheteur », dans *Hilda*, ce zèle est partagé. La prépondérance de l'échange argent - marchandise est révélatrice de l'intérêt que chaque protagoniste porte à la part qu'il acquiert. Autant Franck a besoin d'argent, autant Mme Lemarchand a besoin de femme de ménage car elle s'y connaît très peu en ménage. Lorsqu'elle réclame immédiatement Hilda et que Franck s'y oppose, elle déprime de savoir qu'elle passera une journée sans servante :

Mme Lemarchand.- Je le sais, je le sais. Hilda me manque, l'absence de servante me plonge toujours dans la tristesse et la confusion. Ma solitude est si pesante quand je n'ai que les enfants pour me tenir compagnie. Je me suis réveillée ce matin, Franck, sachant que je n'aurais pas encore Hilda ou quelque autre (mais c'est Hilda, Hilda, que je voulais déjà), que je n'aurais certainement personne avant demain, et la journée à venir m'a semblé si longue. [...] J'ai désiré mourir pour ne pas passer cette journée seule avec mes enfants, puisque M. Lemarchand s'en va travailler chaque matin. Vous savez maintenant ce que M. Lemarchand ignore, Franck, que je ne supporte pas de m'occuper de mes enfants la journée entière, et de leur parler, de jouer et de rire comme il faut le faire. Hilda fera tout cela.

NDiaye (1999, pp.23-24)

C'est cette incapacité à tenir le rôle de mère qui contraint Mme Lemarchand à user de sa bourse pour obtenir les services de dames de ménage. Ne sachant rien faire, son argent lui tient lieu de savoir-faire en payant les services d'une personne qualifiée qui procurera de la joie à ses enfants. Ce pouvoir que lui confère l'argent, cette capacité de choisir est symptomatique du pouvoir de l'argent dont parle Georg Simmel dans *Philosophie de l'argent* (2009, p. 68) : « la valeur d'une somme d'argent déterminée dépasse la valeur de chaque objet particulier que l'on peut acheter avec elle : car elle donne la possibilité de choisir, suivant un grand cercle illimité, au lieu de tel objet, tel autre. Il est vrai que, en définitive, elle ne sera échangée qu'avec un seul ; mais la possibilité du choix est un avantage qui, dans la valeur de l'argent, doit être pris en compte ». En l'espèce, le détenteur de la marchandise est désavantagé au profit de l'acquéreur. Mme Lemarchand, en cliente, est bien en possession de toute la puissance financière pour influencer Franck. Elle procède par une sorte de chantage en énumérant un nombre conséquent de femmes de ménage qu'elle aurait pu engager. C'est subtilement une sorte de menace, d'avertissement comme pour dire que les dames de ménage ne sont pas aussi précieuses qu'un veau - d'or. Sa proposition de cinquante francs de l'heure serait hors prix, donc impossible de la refuser.

Franck- Cinquante francs, ça me paraît correct.

Mme Lemarchand.- Hilda ne trouvera pas mieux dans notre petite ville

Franck.- Hilda sera chez vous demain.

Mme Lemarchand. - Je lui demanderais de venir tout de suite si vous n'aviez pas ces sacrés enfants. Qu'allez-vous vous figurer, Franck, Hilda et vous ? Que je paierais mal ? Que vous auriez la possibilité de refuser ? Les dames de notre petite ville donnent habituellement quarante-cinq francs de l'heure.

NDiaye (1999, pp. 21-22)

Le pouvoir que confère l'argent à Madame Lemarchand l'autorise à écarter toute tentative de rejet de sa proposition. Ainsi, la toute-puissance de l'argent « croît

dans la mesure, précisément, où il assume de plus en plus strictement son caractère de moyen. Car ce caractère signifie que le cercle des objets que l'on peut se procurer contre de l'argent s'étend toujours plus, que les choses se soumettent à son pouvoir avec moins de résistance encore, qu'il est lui-même toujours dénué de qualités propres, ce qui justement, le dote d'une puissance qui égale chaque qualité des choses. » (G. Simmel, p. 122). L'argent, de par sa puissance, fait fléchir Franck qui ne se soucie guère des conditions de travail auxquelles sera confrontée sa femme. Seul le gain financier le préoccupe. Pourtant les premiers propos de Mme Lemarchand, future patronne d'Hilda, laisse entendre que cette dernière sera un cheval de bât : « ma femme de servitude veillera sur ma maison et sur mes enfants ; il me faut absolument une femme de corvée et de devoir, une femme de service ». C'est bien une donne du fait capitaliste qui donne à croire que l'argent peut tout. Tous les mécanismes sont mis en jeu pour focaliser l'attention du pauvre sur l'argent, au détriment de sa force de travail, de ses conditions de vie dans l'exécution des tâches qui lui sont assignées. La pièce met à la lumière des malversations. Mme Lemarchand affirme avoir des malversations pour gagner de l'argent :

Mme Lemarchand.- [...] Ne croyez pas que je sois riche. Il n'y a plus de riches. Nous sommes menacés, comme vous. Nous nous débrouillons, nous avons nos petites combines pour garder la tête hors de l'eau.

NDiaye (1999, p. 20)

Dans *Hilda*, l'angle de perception de l'argent est celui des malversations, de la corruption. Toute chose qui diffère du traitement de l'argent dans *Les serpents*.

2. La monétisation du lien social

La question de l'argent dans *Les serpents* est distincte de celle de la pièce *Hilda*. Parue en 2004, cette pièce relate le retour d'une dame, Mme Diss, au domicile de son fils. L'objectif de ce retour est d'obtenir un prêt financier. Criblé de dettes car ayant dilapidé sa fortune en ville, elle s'en remet à la bonne volonté du fils qui ne veut guère la recevoir. Bloquée sur le seuil de la maison, Mme Diss monétise tous les services rendus aux autres protagonistes, savoir Nancy et France. Dominique Rabaté (2003, p. 46) résume bien cet état de fait dans une monographie consacrée à Marie NDiaye :

Dans *Les serpents*, Madame Diss ne vient voir son fils que pour lui soutirer de l'argent, ce fils que nous ne verrons jamais et qui demeure hors scène, à l'intérieur de la maison attirante et maléfique. Au lieu de son fils, c'est donc à ses belles-filles qu'elle arrachera la somme dont elle a besoin pour revenir dans le monde qu'elle prétend le sien. À France, elle offre sa reconnaissance, sentiment qu'elle monnaie donc directement contre de l'argent. À Nancy, elle racontera, contre paiement, le récit de l'enfance à Jacky, l'enfant aux serpents.

La monétisation du lien social se traduit par la négociation de l'affection familiale et la marchandisation des renseignements.

2.1. LES BENEFICES DE L'AFFECTION

Mme Diss se présente comme une dame d'un niveau de vie élevée, sans toutefois avoir les ressources adéquates pour s'y maintenir. Les incidences de ce train de vie sont qu'elles s'obligent à mentir et user de malversations pour maintenir son honneur. Le mensonge la rattrapant, elle se voit dans l'obligation de rembourser toutes les dettes contractées :

Mme Diss.- Je m'en moque, tu sais. J'ai des ennuis, Nancy. J'ai besoin d'argent, sinon je meurs.

Nancy.- Tu ne m'aimais pas, Mme Diss. Ah, tu me haïssais, autrefois. Et combien te faut-il ?

Mme Diss - Peut-être dix mille, quinze mille.

Nancy.- Jamais je ne te prêterai le moindre centime. Vieille guenon !

Mme Diss.- Ou bien cinq mille, tout est bon à prendre. Dans ma situation.

Nancy.- Qu'est-ce que tu as fait ?

Mme Diss.- J'ai filouté, menti. Il faut que je rende. La mauvaise action n'existe plus, si l'argent revient.

M. NDiaye, (2004, p. 22).

Dans la logique de Mme Diss, l'argent constitue le socle de toute relation. Le mensonge qu'elle doit couvrir par le canal de l'argent en remboursant son forfait, ne constitue pas pour elle une atteinte à la relation humaine. « La mauvaise action n'existe plus, si l'argent revient » affirme-t-elle. Il n'existe donc pas, dans son entendement, une affectivité dans ses relations humaines. L'argent balaie toute mauvaise action. Son pouvoir significatif ne réside donc pas uniquement dans l'achat, mais il porte son pouvoir sur le sentiment humain. L'argent prime donc sur les sentiments et les achète même. Dès lors qu'elle aura remboursé ses dettes, sa relation amicale avec ses créanciers reprendra leur chemin. C'est dire que des principes structurant l'amitié à savoir l'utilité, le plaisir et le bien, elle n'opte que pour la première : l'utilité. Pour elle, l'amitié réside uniquement dans la quête de profit d'où la justesse de la conception aristotélicienne de l'amitié fondée sur l'utilité : « l'amitié basée sur l'utilité disparaît en même temps que le profit : car ces amis-là ne s'aimaient pas l'un l'autre, mais n'aimaient que leur intérêt » (Aristote, 1959, p. 176). La nécessité de la relation amicale porte atteinte à la variabilité de la durée de la relation. Le profit étant le facteur déterminant, son absence induit une déficience dans la relation amicale.

L'intérêt retrouvé, la dynamique de l'amitié reprend à l'endroit où elle avait stoppé sa marche. Aristote affirmait déjà dans son *Éthique à Nicomaque* que

« quand les hommes sont amis il n'y a plus besoin de justice ». Si Mme Lemarchand règle ses créances, l'amitié sera renouée. La justice n'a donc plus aucune nécessité. Comme le démontre, une fois de plus, Aristote, aucune amitié n'existe pour elle-même. Elle repose toujours sur un profit dont la nature diffère : plaisir, biens matériels... Car lorsqu'il affirme que la véritable amitié¹ est celle se fondant sur le bien de l'autre, il s'agit d'une autre forme de profit : « je » recherche son bien dans « l'autre » (Aristote, p. 174). La gratuité n'existerait donc pas dans l'amitié. Outre l'amitié, l'amour est un moyen d'obtention de l'argent. Les relations entre l'argent et le sexe ont été adroitement étudiées par Georg Simmel dans sa *Philosophie de l'amour* (2008). Analysant le phénomène de la prostitution et de la dot, le philosophe démontre que l'existence de la relation entre sexe et argent est « aussi ancienne que l'histoire de la civilisation ». Son livre se présente comme une défense et illustration de la prostitution :

L'indignation morale que manifeste la « bonne société » vis-à-vis de la prostitution donne à bien des égards matière à scepticisme. Comme si la prostitution n'était pas l'inévitable d'un état de choses que cette « bonne société », justement, impose à l'ensemble de la population ! Comme si c'était la volonté absolument libre des filles que de se prostituer ! Comme si c'était un amusement pour elles.

Georg Simmel (2008, p. 11)

Georg Simmel montre que la prostitution, telle que nous l'entendons, dans nos sociétés actuelles, découle de l'instauration du mariage comme fait social légitimant une union et de la médiation de l'argent comme principe d'achat des femmes. À partir de cultures divergentes d'Afrique ou de lydiens dans la Grèce Antique, le philosophe apporte les preuves de l'existence de formes antiques de prostitution qui n'en saurait être réellement car la dote qu'apportait le mari ne constituait pas un achat en soi. La prostitution a donc pris cette acception négative dès l'instant où l'argent est :

[...] devenu l'étalon de toutes les autres choses - une infinité d'objets extrêmement divers pouvant s'obtenir en échange- il montre une absence de couleur et de qualité qui dévalue en un certain sens tout ce dont il est l'équivalent. L'argent est la chose la plus impersonnelle qu'il y ait dans la vie pratique, à ce titre le voici tout à fait impropre à servir de moyen d'échange contre une valeur aussi personnelle que le don d'une femme.

Georg Simmel (2008, p. 15)

De la prostitution sacrée comme principe rituel de certaines cultures à la commercialisation du sexe, Georg Simmel conserve sa position de défenseur de ces femmes prises dans un engrenage fomenté par la « bonne société ». La

¹ Aristote qualifie d'amitié vertueuse celle qui serait sans profit.

prostitution que l'on peut entendre comme la commercialisation du sexe revêt plusieurs formes. Au sein la société contemporaine ou tout se monétise, l'union de deux partenaires peut se fonder sur des rapports financiers. S'il y est difficile de la caractériser comme de la prostitution car les deux partenaires vivants sous le même toit, il n'en demeure pas moins qu'elle conserve le même objectif : la recherche du profit.

Dans plusieurs cas, chez Marie NDiaye, le mariage doit rapporter des gains financiers. Ainsi le mariage « semble à peu près la seule façon de sortir d'embarras » (Desttut, 1928, p. 16). Pour subvenir à ses besoins, le mariage, pour Mme Diss, se présente comme un exutoire. Se marier met à l'abri de certaines dépenses que l'on aura à faire. Cette fusion sollicite la quête d'un (e) partenaire mieux nanti que soi. Car il ne s'agit en rien de viser une situation confortable et s'enticher d'une personne moins nantie que soit. Quoi de plus normal ! Dans les textes analysés, cette perception du mariage caractérise subtilement trois personnages : Mme Diss, Maman et Papa. Soulignons que, dans le cadre d'un mariage-profit, c'est l'un des partenaires qui recherchent le profit, sans que l'autre ne s'en aperçoive nécessairement. Dans le cas où ce serait les deux personnages qui recherchaient le profit, nous aurons parlé volontiers d'un arrangement. La première figure représentative d'une telle quête est Mme Diss. Elle affirme sa conception du mariage dans un court moment de parole :

Mme Diss.- J'ai de gros besoins. J'ai fait des dettes. Je me suis mariée trois ou quatre fois, sans tirer profit. (Ndiaye 2004, p. 22)

Ce cynique aveu se passe bien de commentaire. Son entendement du mariage est connexe à l'argent, comme l'amitié, pour elle, qui se résume à la circulation monétaire. Ses différentes unions ne sont en rien marquées du sceau de l'amour, si l'on entend singulièrement l'amour comme « le résultat de la combinaison du besoin de reproduction et du besoin de sympathie » (Desttut, 1928, p. 20). Aucun lien affectif ne fonde son désir de se marier. L'on comprend toute la différence entre mariage et amour que fait Desttut de Tracy. Pour le philosophe italien, maître à penser de l'idéologie, le mariage diffère, dans son essence, de l'amour. L'amour repose sur la sympathie et la reproduction lorsque bien d'autres considérations d'ordres sociologiques rentrent en ligne de compte pour mariage :

L'amour est pour ainsi dire entièrement étranger au mariage. La raison est simple : c'est que le mariage est sous beaucoup de rapports un des actes les plus importants de la vie, puisque c'est lui qui a plus d'un égard fi notre destinée et qu'il réclame par conséquent la combinaison de diverses considérations. En fait le mariage est lié à tous nos intérêts ; de là vient que, quand on en traite, il est nécessaire de faire entrer en ligne de compte la fortune, les plans d'établissement et d'avancement, la façon dont peuvent s'accorder la position sociale des personnes intéressées et l'époque où l'on

vit. De là vient que c'est la chose la plus difficile du monde que d'obéir uniquement aux impulsions du cœur. Cela est également vrai des plus basses classes de la société, bien qu'elles aient en ces matières plus de liberté que les autres.

Desttut (1928, p. 15)

Dès lors, on pourrait prendre au mot Emmanuel Kant lorsqu'il affirme que « l'amour est une affaire de sentiment et non de volonté » (Kant, 2012, p. 20). Le mariage est plus une affaire de volonté que de sentiment. Cette volonté de se marier peut provenir certes d'une grande passion amoureuse, mais elle constitue une forme de sécurité sociale. Le partenaire « en danger », le plus souvent la femme, trouve dans le mariage, une sorte de garantie, d'assurance, de sûreté. Mme Diss n'échappe guère à cette règle. Elle l'adopte et l'affirme de surcroît. Le mariage doit rapporter ; dans le cas contraire, elle quitte l'époux pour un autre. D'où la pluralité de ses ex-époux. Cette conception d'union jouit de la prépondérance du gain financier. C'est bien un phénomène contemporain que critique Marie NDiaye face à l'irrésistible ascension de l'argent. La marchandisation du sexe est monnaie courante sous plusieurs formes. Le sexe devient une valeur marchande comme tout autre objet. Jouir des bénéfices de son sexe comme travail est la perception de Mme Diss². Cette dynamique de recherche de l'argent par le canal du sexe chez Mme Diss dans *Les serpents*, est identique, à un degré moindre à l'idée de richesse que s'est faite Papa dans la pièce *Papa doit manger*. Dans cette pièce-ci, le personnage de Papa peut être analysé sous la coupole du migrant. Le texte le laisse entendre. Avec les nombreux flux migratoires au cours de ces dernières années, la pièce *Papa doit manger* est plus qu'actuelle. On ne s'étonne guère de son entrée à la prestigieuse Comédie Française. Des propos de Papa actualisent la pensée de certains migrants africains. Pour ces derniers, la France doit réhabiliter les Noirs pour toutes les actions commises dans leur pays d'origines. Les migrants, comme Papa, ont pour objectif de faire fortune en Occident, en forme de vengeance. C'est cette vengeance qui motive Papa à se rendre en France :

Mina.- Parle donc. Je ne veux pas t'entendre. Je te regarde et je t'admire.

Papa.- C'est pour me venger de la France que je suis venu, ma fille, en France, il y a dix ou quinze ans de cela. Je suis venu dans la colère, la frustration, le sentiment de faiblesse et de servitude, en me disant : De toute cette fureur contenue, de cette amertume et de cette sorte de honte indéfinissable, je vais me faire payer. La France entière va payer – je lui ferai rendre gorge. Voilà ce que pensait le jeune homme vindicatif, aigre, rancunier. Mais je suis arrivé et j'ai oublié la nécessité et la raison de ma vengeance. Il y avait cette pauvre

² On peut (mal) heureusement entendre des femmes dire, dans le « nouchi », parler populaire ivoirien, c'est « mon café-cacao ». Le café et le cacao, cultures implantées par les colons, constituent l'une des « richesses » de la cote d'ivoire. La référence à cette denrée alimentaire cohabite avec l'idée du se comme source de gains.

petite femme adorable, éperdue - Maman. Me venger sur elle ? Je ne savais plus, je ne savais plus.

NDiaye (2003, pp. 62-63)

L'aveu de Papa à sa fille Mina témoigne de l'envergure de son caractère cynique. Se venger de la France revient d'une certaine manière à se venger sur ses habitants. Ainsi la proie, faible, est Maman. Dans une telle formulation, s'unir à elle, c'est se venger de la France et profiter de son peu de bien. Le sexe qui établit l'union fonctionne comme une marchandise allouée au motif de la vengeance. La fugue de Papa vers une autre femme justifie également ce fait. À l'analyse de la pièce, l'on constate qu'Anna, la nouvelle concubine de Papa, a de l'argent. Même si ce nouveau couple squatte un immeuble « promis à la démolition », c'est bien Anna qui détient la charge de toutes les activités financières. Papa n'est qu'un escroc vivant au crochet des femmes. Lui-même l'affirme :

Papa.- Comment se fait-il que j'en sois réduit à demander secours à toutes sortes de femmes qui, chacune à sa manière, ne peut rien pour moi, quoiqu'elle ne le sache pas ?

Ndiaye (2003, p. 62-63)

La relation entre Maman et Zelner s'analyse aussi sous l'argent de la finance. La théâtralité de la pièce semble autoriser une telle analyse. Après la fugue de Papa, Maman s'est entichée de Zelner, professeur de lettres au lycée de Courbevoie. C'est une norme de constater un besoin physiologique de Maman. Mais la pièce agrée une autre analyse, superposable tout de même au besoin physiologique. La rétribution des cours de français que suit Maman pour le paiement des frais de scolarité donne une piste de lecture au metteur en scène de présumer un lien économique, une perception de commercialisation du sexe pour soutenir les études des filles. C'est la raison sociale qui milite en faveur de cette disposition de Maman à être rétribuée de services sexuels. On comprend bien qu'elle n'aime guère Zelner car dès le retour de Papa, elle accepte de coucher avec ce pleutre lors de la réception à l'hôtel Nikko.

Ces trois personnages permettent de comprendre la valeur que détient l'argent dans cette ère contemporaine. L'argent régule tout. Sa quête mobilise donc toutes les ressources disponibles. Car de nos jours « l'aspect général de la vie, les relations des hommes les uns avec les autres, la culture objective sont colorés par l'intérêt pour l'argent » (G. Simmel, 2009, p. 7). Car, poursuit encore Simmel « l'argent est le plus significatif des phénomènes de notre temps où sa dynamique a envahi le sens de toute théorie et de toute pratique » (Simmel, 2009, p. 7). Le retour à la consolidation du lien amical se recentre sur le profit perdu. D'où, à la suite d'Aristote l'on ne devrait pas parler d'amitié mais de concorde. L'amitié vraie, selon laquelle chaque individu agit pour le bonheur de l'autre s'amenuise dans la société contemporaine. L'argent constitue dorénavant le ciment des

relations entre les personnages. La quête effrénée de l'argent pour reconstituer ce lien social (si l'on peut toujours employer ce terme) la conduit à monnayer tous services, notamment des renseignements.

2. L'INFORMATION MARCHANDEE

Le refus du fils de voir sa mère afin de lui octroyer un prêt contraint Mme Diss à user d'autres stratagèmes pour parvenir à l'obtention d'une somme considérable et reconstituer le lien amical qu'elle a brisé en filoutant. Sur le seuil de la porte, elle demande un versement financier à toute action qu'elle pose. Dans un premier temps, elle réclame une compensation financière aux renseignements souhaitée par Nancy :

Nancy.- Et le garçon s'appelait Jacky, le petit Jacky car il n'était pas grand.

Tu t'en souviens. Je t'en prie.

Mme Diss.- À moins de cinq mille, non, je ne m'en souviens pas. Qu'il fait chaud, Nancy. Entends-tu les maïs, comme ils tremblent.

NDiaye (2004, p. 25)

« À moins de cinq mille », les automatismes mémoriels de Mme Diss ne fonctionnent pas. C'est un manque à gagner pour une telle mémoire. L'information a un coût ; un prix honorable. Pour activer ses cellules enregistreuses, Mme Diss aurait besoin d'au moins cinq mille. Les « trois billets de cent » proposés par Nancy déclenchent les cellules enregistreuses mais ne les portent pas à leur mise en éveil définitive. Ces billets ont enclenché le processus mais ils ne sauraient le maintenir dans une position stable. La mémoire de Mme Diss, tel un oscilloscope, vacille. L'incertitude des propos de Mme Diss se perçoit par l'usage conséquent de fausses interrogations. Le récit semble provenir d'une invention, puisque, pour elle, l'essentiel est l'obtention de l'argent. La stabilisation de cette mémoire sera fonction de l'augmentation de l'argent par Nancy :

Mme Diss. - Est-ce que ses jambes maigrichonnes n'étaient pas, souvent, rayées de griffures, toutes coupées de cicatrices qui le laissaient indifférent, aurait-on dit ? Ou s'il ne les sentait plus, peut-être ? La brûlure de la douleur, il ne l'éprouvait plus ?

Nancy. - Crois-tu ? Mais, ne me demande pas, affirme ! Ce que tu sais, dis-le-moi, puisque, moi, je ne sais pas.

Mme Diss.- Ma mémoire est indécise.

Nancy. - S'il te plaît, s'il te plaît. Tiens... Tiens, deux billets de cinquante. Oh, s'il te plaît. Oui, prends, souviens-toi.

NDiaye (2004, p. 26)

Cette somme reçue ne satisfait guère Mme Diss, qui continue par préférer un récit lacunaire, truffé d'imprécision. De la sorte, elle oblige Nancy à mettre la main à son chéquier et lui insuffler le montant qu'elle doit y marquer. Nancy, propriétaire du chéquier, se positionne désormais comme un questeur, chargé d'ordonner des dépenses que lui suggère son maître. Détenir l'information, c'est

donc détenir le pouvoir d'influencer des décisions, les disposer en sa faveur. L'utilité de l'information pour Nancy l'oblige à signer un chèque de deux mille, à son corps défendant. La machine paresseuse qu'est la conscience de Mme Diss peut désormais se mettre en marche avec beaucoup plus d'attractivité non sans laisser des doutes sur les faits décrits.

Mme Diss.- Tu veux que je te décrive le petit Jacky ? Son caractère, ses goûts, ses aptitudes ?

Nancy.- Mme Diss, je n'ai plus rien. Regarde. Mon sac est vide. Je t'en prie. Même plus rien pour revenir en ville.

Mme Diss.- Tu as ton chéquier. Signe-moi un chèque. J'ai plus besoin de ton argent que tu n'as besoin, toi, de quoi que ce soit. Tu ne le sais pas, je dois être froide, tu ne sais pas ce qui me...

[...]

Mme Diss.- Non, non. Fais le chèque, Nancy, et je te livre alors mes souvenirs les plus justes car tu n'as rien vu, tu t'égares. Écris : deux mille pour Mme Diss.

M. NDiaye, 2004, p. 28-29.

L'argent perçu, la mémoire de Mme Diss atteint sa vitesse de croisière et se met à déblatérer l'information réclamée par Nancy. L'échange monétaire entrepris par Mme Diss ne la permet guère d'obtenir gain de cause : la totalité de la somme obtenue est insignifiante. C'est pourquoi elle insiste et persiste pour rencontrer son fils. Cette ténacité qui l'oblige à forcer le barrage entretenu par sa belle-fille France ne lui est d'aucun secours. Dans la maison, elle ne verra guère son fils. De cette désillusion à ne pas posséder les ressources financières nécessaires au rétablissement de son image chez ses créanciers, Mme Diss fait main basse sur la maison de son fils, obligeant sa bru France à camper à dehors ou à « retrouver le père » de son époux :

Mme Diss. Ah, dis donc, tu ne vas pas entrer tout de même ? Non, non, tu n'entreras pas. Ce n'est pas possible.

[...]

France. Je ne sais où aller.

Mme Diss.- Retrouve le père de mon fils et va chez lui. C'est le même nom. Force sa porte. Il me semble qu'il avait... Oui... Un visage de loup, pointu, les yeux étroits.

M. NDiaye, 2004, p. 90-91.

Conclusion

L'ensemble de la production théâtrale de Marie NDiaye, à la lumière de l'étude menée, témoigne d'un univers capitaliste au sein duquel l'argent occupe la centralité. Celle-ci est fondée sur une recherche accrue du profit au détriment de vertus essentielles à l'humanité tels l'amour, l'amitié, le mariage. La marchandisation de ces valeurs est le reflet d'une société contemporaine minée

par la quête effrénée de l'argent. L'homme devient désormais un bien commercialisable. Marie NDIaye pose, à travers ces textes, l'épineuse question de la sédimentation des liens sociaux par l'argent. Cependant, elle n'affiche aucune position : la théâtralité de ces textes laisse entendre plus formes d'analyses. L'œuvre théâtrale de Marie NDIaye est une pratique ouverte au sens où l'entend Umberto Eco, c'est-à-dire qu'elle peut être soumise à une diversité de lectures.

Références bibliographiques

- ARISTOTE. 1959. *Éthique à Nicomaque*, Livre VIII, «Sur l'amitié», [En ligne] consultable, http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
- BAUDRILLARD Jean. 1968. *Le système des objets*, Gallimard, Paris.
- DE BLIC Damien et LAZARUS Jean. 2007. *Sociologie de l'argent*, **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**, La découverte, Paris.
- FONYI Antonia. 2003. « Zola : question d'argent. Ambivalences financières et modèles inconscients dans *l'Argent* » **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**, *Romantisme*, n°119, Paris.
- LONCLE, S. 2012. « Le théâtre, la littérature et les valeurs marchandes. Une analyse sociocritique de *Chatterton* et de *Ruy Blas* entre hier et aujourd'hui », *Études littéraires*, 43(3), 77- 91.
- MARX Karl. 1993. *Le capital*. Livre I, II III. [En ligne] consultable, URL : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html.
- MARX Karl. 2002. *La lutte des classes*. [en ligne] Consulté le 04 Septembre 2017. URL : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html.
- MAUSS Marcel. 1950. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et Anthropologie*, Puf, Paris **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**
- NDIAYE Marie. 1999. *Hilda* **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**, Minuit, Paris **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**
- NDIAYE Marie. 2003. *Papa* **Erreur ! Source du renvoi introuvable.** *doit manger*, Minuit, Paris.
- NDIAYE Marie. 2004. *Les serpents*, Minuit, Paris.
- PRIEUR NICOLE et PRIEUR Bernard. 2016. *La famille, l'argent et l'amour. Les enjeux psychologiques des questions matérielles*, Albin Michel, Paris **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**
- SIMMEL Georg. 2009. *Philosophie de l'argent*, 3^e chapitre, sections 1 et 2, Flammarion, Paris **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**
- SIMMEL Georg. 2008. *Philosophie de l'amour*, Flammarion, Paris.
- SYLLA, Abdoulaye. 2013. « Le négoce de la distance : rhétorique des rapports humains dans le théâtre de Marie NDIaye » in Daniel Bengsch et Cornelia Ruhe (éds.), *Une femme puissante. L'œuvre de Marie NDIaye*, Québec, pp. 201- 215.